

Le délire n'empêche pas le soin

Mes leçons de délire

Un jeune infirmier s'initie à la prise en charge de la personne délirante à partir de la relation nouée autour du rock'n'roll avec Camille. Une expérience qui va lui servir tout au long de sa carrière.

Une version resserrée de cet article est paru dans Santé mentale, n°253, Délire et schizophrénie, sous le titre Le délire n'empêche pas le soin.

« J'en ai vu moi des infirmiers !!! Et pas des demi-portions, hein ! De temps en temps on en voit un flotter au plafond. Je l'ai saupoudré. Je ne crains rien, rien, rien ! On voit ce qui reste de sa blouse. »

Camille est assis sur son lit, dans le petit dortoir. Je suis en face de lui, à même pas un mètre, le bout des fesses posés sur le lit de son voisin. Camille hurle.

« Saupoudré, oui monsieur. Je ne crains rien parce que j'ai ma dame qui me protège. Il suffit que je claque des doigts pour que tu sois désactivé, saupoudré, réduit à néant. Tu m'entends carogne ! Arrête de tirer sur mes nerfs ! Laisse ma vésicule ! Tu ne m'auras pas ORDURE ! »

Je prends une leçon de délire auprès de Camille. Je suis encore un jeune infirmier. Trois ans de diplôme peut-être. Mais être là, à moins d'un mètre d'un Camille qui hurle, vocifère, trépigne. Ne pas bouger. Rester impavide. Attendre qu'il aille au bout de sa séquence pour tenter une parole qui renouera le lien. 1982-83. Etre là. Tout est là. C'est notre hypothèse et je la teste. Il faut vraiment que je fasse confiance au Dr Tronche, le psychiatre de l'unité, pour rester là. Comment en suis-je arrivé à occuper cette position-là ?

Camille fait peur

Il terrorise certaines de mes collègues infirmières qui évoquent ouvertement leur crainte de viol. Elles se sentent déshabillées par son regard. « Comme si j'étais en petite culotte », dit l'une d'entre elles. D'ailleurs il l'a avoué, lors d'un entretien : « J'ai envie parfois d'un seul coup de connaître la personne très profondément ».

Peu après l'entrée de Camille dans le service, six ans plus tôt, un interne de psychiatrie avait commencé à le voir, dans le parc. Le face à face semblait alors impossible. Ils marchaient à cinq-six mètres l'un de l'autre. Peu de paroles. Camille ne parlait pas. Nous ignorions tout alors du monde dans lequel il se débattait. Il ne nous avait pas encore raconté sa dame blanche qui travaillait chaque pouce de son corps pour en faire un nouvel homme. C'était surtout le médecin qui parlait. Camille se rapprochait d'un entretien à l'autre. Doucement mais sûrement. L'interne s'en était rendu compte. Le visage de Camille n'exprimait absolument aucune émotion. Il se rapprochait. Il n'y eut bientôt plus que deux mètres entre eux. Puis un mètre. L'interne interrompt les entretiens. Il se sentait trop en insécurité.

Camille fait peur.

Je crois que je n'ai jamais vraiment eu peur de lui. Non pas que je sois hermétique à cette émotion. Je ne saurais pas expliquer pourquoi, à rebours de la plupart de mes collègues, il ne suscitait pas de crainte en moi. Il serait simple voire simpliste de dire que c'est parce que c'était lui et parce que c'était moi. En fait, lorsque je suis arrivé dans l'unité, encore élève, c'est Lucien, son voisin, qui se nommait lui-même : le dieu Thor qui

me faisait peur. Lucien, c'était un grizzli. Une montagne. Comme Chef Bromden dans « Vol au-dessus d'un nid de coucou ». J'avais fini par apprivoiser Lucien. Quand il arrachait le montant de son lit et en menaçait ceux qui s'approchaient, je sortais ma flûte à bec et Lucien se calmait. Il se mettait à se dandiner. Fredonnait. Apaisé. J'avais créé un Bagad. Le Bagad de Déjerine, nom de l'unité où je travaillais. Camille jouait du mirliton, moi de la flûte, Lucien dansait et Georgette, une autre patiente chantait. Pour ma mise en situation professionnelle du diplôme d'infirmier, j'avais proposé une séance musicale du bagad, un petit concert rien que pour l'examinatrice. Pas peu fiers, mes compères avaient beaucoup répété. Sans délirer. Pas folle, l'examinatrice avait refusé mon dispositif qu'elle estimait inévaluable. « Une prise de sang et une réfection de lit, ça sera parfait », avait-elle tranché. Déception du trio. Moi, ça m'avait mis en colère. Comme disait ma mère : « Il ne sert à rien d'offrir de la confiture aux cochons ».

Le délire, c'est de la vie

J'ai, surtout, débuté en psychiatrie, en immersion, dans une unité de 72 patients dont 40 me semblaient être en état de « mort psychique ». Quelques phrases répétées en boucle. Les mêmes quelles que soient les situations, les interlocuteurs. Stéréotypies. Des survivants de quarante années de psychiatrie. Internés avant même l'arrivée des neuroleptiques dont ils avaient été ensuite largement abreuvés. Victor, l'un d'eux, était hospitalisé sous contrainte depuis 1937. Nous étions en avril 1978. Je ne voyais que des automates. Du vide qui se mouvait au repas, vite avalé, qui clopait, une cigarette chassant l'autre, qui se masturbait sans conviction, vite fait, qui se couchait enfin pour un sommeil sans rêve, sans vie. Alors, le délire, c'était de la vie. Je prenais même si je percevais bien que parfois c'était douloureux pour celui qui était pris dans ses rets. Ce n'était pas non plus toujours facile à recevoir. Stagiaire, je n'avais pas encore commencé les cours. L'existence précède l'essence, dit-on. Je n'avais pas encore lu Freud mais déjà, lui et moi, étions d'accord.

Quand deux ans plus tard, j'ai rencontré Camille, Lucien et Georgette, l'immersion m'avait doté d'un début de savoir y faire. J'avais profité des leçons d'Hervé, un patient, atteint de schizophrénie paranoïde, que j'avais accompagné sur le chemin du travail.

Camille se révèle

C'est lors d'un après-midi dansant que la glace s'est brisée entre Camille et moi. Contre toute attente, il avait fait quelques passes de rock sur *Tutti Frutti* de Little Richard. Il avait même fredonné le refrain d'une étonnante voix qui rappelait celle d'Elvis Presley. Pour nous, c'était un véritable évènement. Il s'était passé quelque chose. Un peu plus tard, en rangeant le salon, je l'avais bousculé, malgré moi, et m'en étais excusé. Il m'avait regardé, presque surpris, et m'avait répondu quelque chose comme : « Ce n'est pas la peine de vous excuser, ce n'est que moi que vous avez bousculé. » Sa réponse m'avait troublé. Il semblait ne pas plus faire attention à lui-même qu'à une boîte d'allumettes. Comme si j'avais percuté un objet quelconque. Il n'en fallait pas plus pour que je m'intéresse à lui d'un peu plus près. Était-il possible de faire en sorte qu'il puisse se vivre lui-même comme une personne ? Digne de respect ? Qu'il ne se vive plus comme un objet que l'on peut déplacer, culbuter, bousculer ? On a connu des objectifs de soins plus sophistiqués.

Peu de temps après, Camille a bénéficié d'un entretien magnétoscopé avec le médecin-chef. Si notre « patron » adhérait au concept de présentation de malade, il était plus que

critique autour de la mise en scène qu'elles supposaient. Il recevait le patient en entretien, avec une infirmière de l'unité où il était hospitalisé. Le patient était averti que dans un but de formation des jeunes médecins, l'entretien serait filmé. Il pouvait évidemment refuser mais rares étaient ceux qui le faisaient. A notre grande surprise, Camille avait répondu aux questions du patron et avait déplié le fil de ses idées délirantes. Lors du séminaire organisé par un psychiatre à la retraite nous avons tous pu découvrir un Camille inconnu. Le séminaire avait permis de faire une étude sémiologique fine (voir le texte de V. Kapsambélis) des propos de Camille qui étaient jusqu'ici plutôt réticent. Camille apparaissait proluxe. On retrouvait de la persécution, des idées de grandeur, un vague mysticisme organisé autour de la présence d'une Dame Blanche qui sculptait son corps de l'intérieur pour le transformer en surhomme, quelques thèmes sexuels autour de son sperme battu et mélangé au reste de son corps par des hélices incorporées. Tous les mécanismes étaient mobilisés pour nourrir son délire : intuition, interprétation, hallucinations auditives et imagination. L'automatisme mental apparaissait probable.

De rares éléments biographiques

L'équipe entreprit ensuite de retracer la trajectoire existentielle de Camille. Né en 1940, dans le Lot-et-Garonne, il décompensa, finalement assez tard, en 1974. Son enfance était décrite comme heureuse jusqu'au divorce de sa mère. Son monde s'écroula alors, son parrain l'envoyant à l'orphelinat, près d'Angers de 8 à 14 ans. En 1954, il retourna à Agen, suite au remariage de sa mère. Il réussit un CAP de boulangerie, apparemment sans problème, gagna son indépendance, s'acheta une voiture et fit ses vingt-huit mois de service militaire en Algérie. En dehors de ses classes, il échappa, pour l'essentiel, à la rigueur militaire et aux horreurs de cette guerre. Mobilisé à l'intendance, il fut d'abord boulanger jusqu'au jour où il trafiqua la levure et imposa un pain élastique à l'ensemble du corps militaire. Il en riait encore quand il m'en parla. Il fut ensuite relégué à l'approvisionnement, magasinier, responsable des stocks, une « planque » où il trafiquait tout ce qu'il pouvait : tabac, alcool, etc. Il avait alors beaucoup de bons copains. Démobilisé, il travailla comme boulanger, non sans conflits avec ses parents, son beau-père étant décrit comme un homme violent. En 1968, il monta à Paris, rencontra une femme avec laquelle il vécut brièvement. Il multiplia les petits boulots mal payés, changea souvent d'employeurs. Il faisait de nombreux aller-retours entre Paris et le Lot-et-Garonne. Il fut hospitalisé une première fois à La Salpêtrière, en 1974-75, pour « *Syndrome de dépersonnalisation majeure avec éléments paranoïdes, pragmatisme et dépersonnalisation* ». Il répéta encore ses va-et-vient entre le Lot-et-Garonne et Paris, avant d'être réhospitalisé quelques mois à Bordeaux. Il fut finalement hospitalisé, sous contrainte, en 1976, après avoir agressé violemment un contrôleur de la RATTP qui n'apprécia pas qu'il urine sur la voie et le lui fit savoir. Il l'assomma. Camille n'avait pas mangé depuis une semaine. Il fit trois mois de prison et arriva dans l'unité totalement replié sur lui-même. Incapable de supporter la moindre bribe de relation, il ne quittait pas son lit. Six mois plus tard, il était toujours indifférent, sans projet, apathique et clinophile. Pas de délire exprimé, ni d'attitudes d'écoute. L'essentiel de ces données fut recueilli lors d'entretiens brefs qui lui furent proposés timidement au bout d'un an d'hospitalisation. Il exprimait des sensations de faiblesse, des douleurs articulaires, il suppliait qu'on ne le mette pas à la porte car il n'avait plus nulle part où aller. Sur sollicitation des soignants qui s'appuyaient sur ses compétences, il lui arrivait de préparer des croissants pour quelques réunions soignants-soignés. Il allait chercher les

chariots de repas aux cuisines et les ramenait. Mieux ? En parallèle, il commença à parler seul, à hurler après quelqu'un qu'il ne nommait pas. Il lui fallut quatre ans pour extérioriser un délire qui allait l'envahir de plus en plus.

Restaient à penser des directions de prise en charge qui ne se limiteraient pas à la seule prescription de neuroleptiques. Plus facile à dire qu'à faire lorsque la violence potentielle du patient effraye une grande partie de l'équipe.

Son regard est pareil au regard des statues

Repérer les mécanismes du délire, sa thématique, en faire la sémiologie, retracer la trajectoire existentielle de la personne qui n'est pas exactement une anamnèse, prendre en compte les réactions de l'entourage, l'évolution des troubles c'est le minimum d'exigences qu'une équipe soignante doit s'imposer à elle-même pour soigner une personne qui délire. Partager nos maigres ressources pour proposer un collectif de soin, une constellation transférentielle, dirait Oury. Est-ce suffisant ? Ce n'est pas sûr. Il ne s'agit pas seulement de remplir toutes les cases d'un dossier bien propre, bien rangé mais de soins. Que faire des éléments recueillis ? Comment les mettre en travail ? Comment se mobiliser ?

Le délire, je l'ai écrit, ça me parlait. J'y voyais une tentative désespérée, parfois, de rendre le monde habitable, vivable. Fallait-il chercher à normaliser celui qui ne trouvait pas d'autre solution pour exister ? Le ramener de gré ou de force aux idées communes ? En tant qu'élève-infirmier, j'avais beaucoup travaillé cette problématique. Menacé d'être attaqué en diffamation du corps infirmier pour avoir publié un texte de patients dans le journal que j'avais créé avec quelques condisciples, j'avais bûché le délire. Après avoir beaucoup lu, j'avais écrit au directeur de l'IFSI que la véracité du texte ne se posait pas, qu'en tant que délire il n'était ni vrai ni faux et à la fois vrai et faux. Pour mieux soutenir ce courrier, j'avais consacré le numéro 2 de notre journal à cette question. Je m'étais même fait exempter du service militaire en mimant une personnalité paranoïaque. J'avais lu et relu tout ce que j'avais trouvé et m'étais entraîné avec un de mes collègues de cours. De fait, un délire joué m'avait rendu le monde plus confortable.

La vidéo de l'entretien, en décalé, avait rendu moins effrayant le discours de Camille. Je l'avais regardé comme on regarde un film. A distance critique. Il parlait de sa dame avec des accents verlainiens. « Son regard est pareil au regard des statues », avait-il dit. Ça résonnait en moi comme le rêve étrange et pénétrant du poète. Je prêtais à sa dame, les inflexions des voix chères qui se sont tues. Fan de science-fiction et de fantastique, lorsque je prêtais attention aux transformations que sa dame lui imposait, je retrouvais quelque chose de l'atmosphère des ouvrages de Lovecraft. Peu importe le détail de ce que je me racontais, je l'inscrivais dans quelque chose de culturel. Je me souviens même m'être dit : « Et pourquoi pas ? » Je m'intéressais à la façon dont son discours s'était fabriqué. Comme si c'était de la littérature. Je pouvais cheminer avec lui.

Camille, the rocker

A la première occasion, je lui reparlais de Little Richard et de *Tutti Frutti*.

« Il l'a enregistrée en septembre 1955, à La Nouvelle-Orléans, avec le groupe de musiciens de Fats Domino. Un 45 tours. Sur l'autre face il y avait I'm just a Lonely Guy. C'est un des premiers disques que je me suis acheté.

- Fats Domino ?

- Un des pionniers du rock. Il fait la jonction entre le rythm and blues et le rock'n'roll. C'est aussi un des pionniers de la soul music.

- Vous avez l'air d'en connaître un morceau sur le rock.

- Ça vous pouvez le dire. J'ai eu vingt ans en 1960. Mon préféré de tous, c'est Elvis The King Presley. »

Il se mit à fredonner *Blue suede shoes*. Avec quelque chose dans la voix du souvenir que j'ai de Presley.

« Je les connais tous Monsieur Dominique, ah ça oui les rockers je les connais sur le bout des ongles : Buddy Holly, Jerry Lee Lewis, Little Richard, Eddy Cochran, Chuck Berry.

- Je ne vous vois jamais écouter de musique, ça ne vous manque pas ?

- Oh si, un peu mais comment voulez-vous que je fasse ? J'ai laissé mon vieux Teppaz chez ma mère, il y a dix ans. Mon beau-père a dû le jeter. Rien que pour ça je lui ferai la peau. Et le reste. Carogne !

- Hmm ... J'aime bien Little Richard et Jerry Lee Lewis. Ce qu'il faisait avec un piano

- The Killer. Oui, il a même mis le feu à son piano à la fin d'un concert. Vous vous intéressez au rock'n'roll ?

- Je ne suis pas un spécialiste comme vous, mais j'aime bien le rythme et l'atmosphère qui s'en dégagent. Ça décoiffe comme on dit.

- Je n'aurais pas cru qu'un jeune infirmier comme vous puisse aimer le rock, je vous voyais plus écouter la musique d'aujourd'hui : David Bowie ou Franck Zappa.

- J'ai des goûts éclectiques. J'aime bien aussi la bossa nova et la chanson à texte, mais le rock. ...

- C'est la base de tout, M. Dominique. Tout vient du rock. Be bop a Lula She's my baby.

- Je me demande, je me demande

- Vous vous demandez quoi ?

- J'aimerais bien mieux connaître le rock. Ses sources. Ses pionniers. Les Beatles, les Rolling Stones.

- C'est du rock si vous voulez mais le vrai rock c'est le rock des States. Le vrai, le pur, le dur. Il faut que je vous explique ça.

- Vous pourriez faire mon éducation ?

- Hmm ... Oui ... Je crois. Mais vous êtes infirmier, vous êtes là pour travailler.

- Je suis élève, je suis là pour apprendre. Le soin, le rock. On dirait que ça ferait partie de mon travail. Apprendre à faire des soins rock'n'roll. Vingt minutes par ci par là quand nous sommes disponibles tous les deux. A moins que ça vous gêne ...

- Le problème c'est que nous n'avons pas de quoi écouter la musique. Parler du rock c'est bien mais l'écouter c'est mieux, non ? Et puis faut trouver les disques.

- Oui, il faut y réfléchir, que j'en parle aux infirmières. On s'en reparle dans deux jours ?

- Oui. »

Camille ne m'avait encore jamais autant parlé. A aucun moment, sauf lorsque son beau-père fit irruption dans la conversation, je n'avais eu la sensation qu'il était délirant. On trouverait aujourd'hui que j'avais été un peu rapide, surtout avec un statut d'étudiant de 3^{ème} année. J'aurais dû en parler à mes collègues avant de m'engager. On travaille en équipe, non ? Le statut des étudiants dans ces années-là n'avaient rien à voir avec celui d'aujourd'hui. Nous étions payés. Nous pouvions prendre des initiatives. Eu égard à l'aura de Camille dans l'équipe celle-ci était un peu osée mais je me sentais porté, soutenu par la réflexion commune. Je n'étais pas capable de l'étayer mais mes précédents stages m'avaient appris qu'il faut savoir saisir l'opportunité quand elle se présente. Aujourd'hui je parlerai de Kayros.

L'achat du magnétophone

C'est ainsi que Camille m'initia au rock'n'roll. Nous nous retrouvions deux fois par semaine vingt minutes pour qu'il fasse mon éducation. J'avais ramené mon magnétophone et nous écoutions les cassettes qu'il me conseillait. Je lui laissais la cassette deux jours pour qu'il puisse l'écouter tranquillement. Je la ramena à l'audiothèque et en choisissais une autre toujours sur ses recommandations. Il ne me parlait pas que de rock'n'roll qui fonctionnait comme une médiation entre lui et moi. Raconter cette musique c'était aussi raconter sa vie. Dans ses aspects positifs. Le rock c'est le chemin sur lequel il s'est appuyé pour conquérir son indépendance. A ce moment-là il est un jeune comme des millions d'autres. Il travaille, achète ses disques qu'il écoute sur son Teppaz. Son beau-père hurle quand il met à fond sa musique de sauvage. Camille s'essaie à se séparer d'une mère qu'il décrit comme possessive, ambivalente, qui le prend et qui le jette, qui se sert de lui pour tenir à distance un mari « trop porté sur la chose ». Son dossier d'AAH finit par aboutir et il demande alors à être accompagné pour s'acheter un magnétophone pour écouter sa musique avec l'élève infirmier. C'est le tollé dans l'équipe. L'argent c'est pour s'acheter des choses utiles : des vêtements, des chaussures, des lunettes pas pour se faire plaisir. D'ailleurs aucun patient de l'unité n'a de magnétophone à cassettes. Un transistor pourquoi pas ? Mais un magnétophone. Il pourrait nous enregistrer. D'ailleurs est-ce bien son désir ? C'est le désir de l'élève pas le sien. D'ailleurs les psychotiques n'ont pas de désir. Du côté de l'équipe médicale, la question est ailleurs. Les différents psychiatres ont noté la progression de Camille. Il est moins apragmatique. Les entretiens sont plus riches. Il suit des séances de kinésithérapie pour les séquelles d'un accident de voiture qui a entraîné une fêlure d'une vertèbre. Il investit ses séances et la kinésithérapeute. Là encore, il ne délire pas. Il fréquente l'atelier poterie. Camille avait auparavant investi un interne qui n'était pas resté. Passionné de terre, celui-ci s'était servi de ce support pour dynamiser les entretiens. A son départ, quelques mois plus tard, Camille était retombé de plus belle dans son marasme. L'équipe médicale craint que les mêmes causes produisent les mêmes effets. Je n'ai pas encore passé mon diplôme. Rien ne garantit que je resterai dans le service. Il faudra neuf mois, mon diplôme dans ma poche, et un bon classement qui me permet de choisir mon affectation pour que je puisse l'accompagner acheter le fameux magnétophone.

« Body guard »

Cette sortie en ville, accompagnée, fut la première depuis son arrivée dans le service. Camille était vigilant, attentif à tout ce qui se passait, sursautait quand un bruit le surprenait. Il s'arrêtait juste pour regarder à l'intérieur des voitures les plus récentes. Il se redressait alors et m'expliquait en quoi cette voiture se différenciait techniquement des autres. Pour quelqu'un que je n'avais jamais vu ouvrir un magazine, c'était plutôt surprenant. Au retour, il énonça : « Heureusement que vous étiez là, monsieur Dominique, sans vous j'aurais été abattu. Vous avez vu l'homme en imper gris qui sortait du tabac, il s'apprêtait à sortir un gun quand il vous a vu, avec moi. Il l'a rangé et nous avons pu acheter le magnétophone. »

D'autres sorties eurent lieu. D'abord avec son garde du corps puis seul. Il se contentait d'aller, en courant, au bureau de tabac et en revenait essoufflé, en sueur. Il était toujours délirant mais investissait de plus en plus d'activités et donc de soignants : l'ergothérapeute, une collègue infirmière qui faisait une activité bijoux dans l'unité. Il

parvint même à participer à une sortie en groupe. Il collaborait régulièrement à « Vivre aux éclats », le journal du secteur, créé en 1980. Je l'interviewais sur les sujets du dossier : la grève, le travail, les vacances, etc. Il me dicta même un texte sur Elvis Presley. Je me rendis compte à ce moment-là qu'il exerçait une forme d'autocensure. Quand il se rapprochait des thèmes de son délire, il me disait régulièrement : « Non, enlevez ça Monsieur Dominique, le lecteur ne pourra pas comprendre, ça risque de faire des histoires. »

Il délirait toujours, prenait à témoin l'un ou l'autre pour lui faire constater ses transformations corporelles, hurlait régulièrement après un homme que nous avions identifié comme son beau-père. Il regardait les matchs de rugby à la télévision le samedi. Les rugbymans agenais en profitaient pour lui envoyer des lames de rasoir à travers l'écran. « *Ils essaient de contrecarrer l'action de ma dame en me sectionnant les tendons du genou mais ils n'y arriveront pas. Elle est trop puissante pour eux.* » Il ne rate pas un match.

En 1982, arriva le Dr Tronche, une nouvelle interne qui le reçut régulièrement, jusqu'à trois fois par semaine. Elle se fit sa secrétaire et consigna le verbatim d'un délire qui se paraphrénisait de plus en plus. Elle pensait qu'il fallait encourager ce mouvement psychique et proposa qu'un soignant s'installe à côté de lui quand il délirait. Je fus le seul à accepter. C'est ainsi que j'en arrivais à m'installer sur le lit de son voisin à écouter ses vociférations. Je fis en sorte de les noter, le plus précisément possible, sur le dossier de soins et en parlais régulièrement avec le médecin. Certains de mes collègues n'appréciaient pas et auraient préféré une prise en charge médicale plus cadrante. Que racontait-il donc ?

Un corps constamment en travaux

Camille a créé il y a 14 milliards d'années, avant toute chose, pour l'amour, madame Omnia, dite Elodie. Il l'a façonnée. Elle a toujours été sa femme mais elle est aussi une mère « aux hanches comme des amphores ». Elle le protège et lui fait son énergie. Elle a un autre homme Luferien de la planète Luferia qu'elle lui préfère car il en avait marre de lui faire constamment l'amour. Par un bandeau que Camille lui a mis autour de la tête, elle est obligée de lui faire son énergie et de respecter ce qu'il y a d'écrit sur le livre du destin. Il ne connaît son existence que depuis 1972 (début de la création délirante ?). Elle le rassure souvent. Elle habite sur la lune. Et avant Luferien, il lui manquait beaucoup. Elle peut changer de sexe et reçoit le sperme dans des seringues en bois. Elle est aussi une partie de lui.

Il y a quatre énergies, il a fait la première mais c'était une fausse énergie. Il a vécu longtemps avant sa naissance. Il était gangster au temps de la prohibition, il a remplacé Hitler un temps mais était aussi général allemand pendant la guerre. Il s'est suicidé au cyanure ce qui explique qu'il ait une faiblesse au côté droit. Il s'est ensuite réincarné. Il est l'héritier de Lucky Luciano et possède le Petit Trianon. Il est donc incommensurablement riche.

Quand il est arrivé dans l'unité, il avait la pulpe crânienne complètement écrasée, les articulations soudées et les nerfs torsadés. Il n'était qu'un avorton. Maintenant la pulpe est remontée.

Son beau-père, cette carogne, possède un rayon de la mort qui lui permet de tuer les gens à distance, de les saupoudrer. C'est un homme d'une puissance considérable qui a de l'énergie frelatée et s'il s'en sert contre lui Camille, il sera bousillé. Un jour, il est venu

dans l'unité avec un fusil ; un infirmier a dû être saupoudré par Camille. Ce beau-père est une abomination. Heureusement que sa dame et le médecin-chef le protègent.

Sa mère passe son temps à lui dire de venir la rejoindre et puis change d'avis. Elle lui trifouille la tête tous les matins. Sa dame est obligée de tout remettre en ordre. Sa mère tire sur le cordon ombilical quand elle veut le voir.

Actuellement, il se vit comme un fou, un avorton qui pourrait être brisé, tué par les Parisiens, les gens de l'extérieur. Ses infirmiers, son médecin sont de véritables athlètes. Quand il sort de l'unité, il voit des hommes, des flics lui tirer dessus à la mitraille. Comme sa dame et parfois les infirmiers le protègent il ne lui arrive rien de mal mais il vit mal ce climat de violence dans lequel les femmes l'invitent à spermer alors qu'il ne peut pas. Cette dame qui le protège et lui fait son énergie le fait atrocement souffrir : elle l'empêche d'uriner, il en hurle de douleur, de colère aussi à certains moments, elle lui écarte les articulations pour faire passer l'énergie. A certains moments il se sent changer de peau, il n'a plus de vessie, plus de boyaux, ses vésicatoires sont secs, il n'a plus de sperme. Tout ça parce que quand il est né, il n'avait pas le rouge, il était un tueur né. Il n'est pas comme les autres, il ne fait pas sortir par les yeux, il ne les allume pas. Chacun a une petite bête à l'intérieur de l'œil qui pousse à faire le crime.

Un jour, il aura l'énergie. En attendant il faut qu'il reste à l'hôpital, qu'il fasse cette énergie à l'hôpital car les gens, à l'extérieur, auraient peur de lui. Alors, il sera un beau garçon dont toutes les filles raffoleront, il sera blond, aura les yeux verts, de belles dents, 2,20 de largeur d'épaule et 2,20 de tour de poitrine. Il aura 36 cordes vocales. Son corps sera simplifié. Il aura une petite hélice dans l'intestin qui dissoudra les aliments. Les femmes auront, elles aussi, une petite hélice dans le vagin pour dissoudre le sperme car « aller aux toilettes ce n'est pas beau, le sperme qui coule du vagin de la femme non plus. » Il deviendra voyant extra-lucide et sera immortel. Il touchera la matière. Il pourra attraper des objets sans les toucher. Ils se matérialiseront au rythme de sa pensée, pas comme son beau-père qui attrape un stylo qui devient du caca. »

Conclusion

Je ne reprendrai pas davantage un récit qui évolue autour d'un axe central : les transformations corporelles menées par sa dame pour lui permettre d'avoir, un jour, l'énergie d'offrir aux femmes ce qu'elles demandent. Des néologismes apparaissent, disparaissent. Des détails se rajoutent, sont remplacés par d'autres. Son corps est décrit comme une sorte de machine perpétuellement en travaux, comme une pâte constamment pétrie. Le récit délirant doit être en permanence soutenu, travaillé, précisé pour pouvoir remplir sa fonction. L'imagination délirante contribue à ce fourmillement même si elle ne fabrique pas sa thématique centrale. La lecture du texte de Victor Tausk¹, conseillée par le Dr Tronche, m'avait beaucoup éclairé à l'époque. Sous la prolifération peut se lire, aussi, une partie de la trajectoire de vie de Camille : l'ambivalence de sa mère, la violence du beau-père, la relation avec la jeune femme dont il a partagé la vie, sa façon de se représenter son lien à l'autre et même des éléments beaucoup plus archaïques tels que le rapport à la matière.

Le délire n'empêche pas le soin, bien au contraire. Camille a bénéficié de différents types de soin : un traitement neuroleptique moyennement efficace même si au-delà des craintes de certains membres de l'équipe il est finalement très peu passé à l'acte. Le

¹ TAUSK (V), *L'appareil à influencer » des schizophrènes*, 1919, Paris, Payot, coll. Petite Bibliothèque Payot, 2010.

traitement injectable, si besoin (agitation) fut même remplacé par des placebos qui eurent le même effet de sédation. Rétrospectivement, la contenance psychique des soignants a été aussi efficace, voire davantage, que les neuroleptiques. Elle en a, *a minima*, augmenté les effets. Les soignants ont repéré les compétences de Camille et se sont appuyées sur elles pour proposer des activités sociothérapeutiques qui ont permis à Camille de retrouver un peu de vie sociale voire d'estime de soi (préparation des croissants pour des réunions, groupe pâtisserie, journal). D'autres activités ont servi de médiation et favorisé un apport que l'on peut décrire comme psychothérapeutique : rock'n'roll (qui me semble avoir fonctionné pendant des années comme suppléance, retardant l'émergence du délire), terre (avec l'interne), séjours thérapeutiques, etc.

Il a bénéficié de l'intérêt de l'institution pour la vie psychique. L'entretien magnétoscopé lui a fourni une sorte de tribune qui lui a permis de se lâcher, le séminaire a permis une lecture sémiologique du délire et de ses troubles. Les soignants ont pu l'aborder à partir d'un commun d'hypothèses et de réflexion. Les différents internes qui se sont succédé dans l'unité, se sont mobilisés autour de lui et de ce délire singulier. Cet intérêt n'était possible que parce que ses relations aux soignants et au monde en général s'étaient suffisamment apaisées.

Camille m'a beaucoup appris, beaucoup plus que l'histoire des origines du rock'n'roll. Il m'a indiqué une navigation possible avec et autour des personnes qui délirent. Il m'a appris que l'on pouvait se repérer aux étoiles, au souffle du vent, à la boussole aussi. Je lui dois beaucoup. Si je devais aujourd'hui avoir à lui proposer des soins, je m'y prendrais sûrement différemment, mais c'est parce que nous nous sommes rencontrés, que nous avons cheminé ensemble que ma pensée et ma pratique du soin se sont forgées. Il m'a travaillé. De telle façon que j'ai accès à une énergie ou deux.

J'ai perdu Camille de vue quand j'ai quitté l'unité pour travailler en hôpital de jour, en ville. J'étais resté six ans dans l'unité. Nous avions espéré qu'il pourrait profiter de ma présence pour investir un lieu de soin en ville, avec l'idée qu'il pourrait poursuivre son évolution. Il en décida autrement. Le pas à franchir était trop difficile, trop dangereux pour lui. Il préféra retourner dans le Lot-et-Garonne. Son beau-père étant mort, plus rien ne s'opposait, à ce qu'il se rapproche de sa mère.

Dominique Friard